

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 9

Artikel: Une partie de jeu : nouvelle : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181290>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mais à une condition, c'est qu'il n'y ait pas des maladies contagieuses !...

Une partie de jeu.

NOUVELLE
III

— Là ! dit mon ami à celui qui venait de perdre, vous pouvez regagner immanquablement ce que vous avez perdu. Et il avança la main vers les dés.

— Non, non, ne les touchez pas, dit le propriétaire du jeu; lequel de ces messieurs veut parier, j'aimerais bien le savoir ?

— Aucun maintenant, je suppose, dit le perdant, vous venez de les remuer encore.

— Pas du tout.

— Je vous dis que si, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-il à mon ami.

— Un peu.

— Je vous en prie, messieurs, ne vous querellez pas, dit le ministre en s'interposant.

— Eh bien, comme je ne veux tromper personne, tenez vos yeux bien ouverts. Regardez ! qui veut me dire où se trouve le poïs ?

— Je parie cinq livres qu'il est là, crièrent ensemble mon ami et l'autre homme.

— C'est fait, dit le propriétaire. Maintenant, n'y touchez pas, n'y touchez pas ! Sur quoi une nouvelle quelle s'engagea, mais sans que personne touchât les dés.

— Maintenant, monsieur, me dit-il, regardez bien ! quand ces messieurs auront posé leur argent, c'est vous qui lèverez le dé.

Les billets de banque de cinq livres sont déposés, et les deux joueurs m'indiquent le dé que je dois soulever : le poïs est en effet dessous.

— Là ! je vous l'avais bien dit ! s'écrierent-ils ! tandis que le propriétaire du jeu tendait cinq souverains à mon ami et un billet de banque à l'autre, en disant : Très bien, messieurs, très bien... voilà votre argent... essayez encore.

— A votre tour, maintenant, murmura mon ami à mon oreille ; ne craignez rien, je vous indiquerai la bonne place.

Le procédé est répété, je risque mon argent : deux souverains, et cette fois, c'est le révérend qui doit lever le dé que mon ami indique pour moi.

— Encore juste ; vous avez gagné, monsieur.

En effet, je suis plus riche de deux souverains et je suis enchanté. J'étais bien sûr de gagner, il n'y avait pas le moindre doute. Le jeu continue assez longtemps de cette manière, la nuit approche, mais je suis très excité, ne perdant que de temps en temps, et grâce aux conseils de mon guide. Si j'étais laissé à moi-même, je suis certain que je ne manquerais pas un seul coup. En attendant l'enjeu augmente de valeur.

— Nous n'y verrons bientôt plus ! serrez-le cette fois, et écrasez-le d'un seul coup, murmure mon compagnon.

Mais je n'ai pas le temps de réfléchir, le pari est c'e quinze livres, je lève moi-même le dé... le poïs n'y est pas. Et pourtant j'aurais juré l'avoir vu tout à l'heure.

— Ah ! je pensais bien que vous vous trompiez ; ne soyez pas si pressé, calmez-vous, dit mon ami à qui je ne laisse plus deviner pour moi depuis ses erreurs multipliées.

— Juste le temps de faire encore un coup, dit l'autre ; maintenant, prenez garde.

Je sais à peine ce que j'ai dans la poche, mais je la vide : or, billets de banque, tout y passe, car cette fois, j'ai presque vu le poïs.

— Allons, ne vous hâitez pas, laissez monsieur le ministre regarder pour vous ; dites-lui quel est votre dé.

— Celui-là, dis-je, et cette fois encore, le révérend lève celui que j'indique, mais en même temps je le vois distinctement pousser de côté, avec adresse, le poïs qui se

trouve dessous. Naturellement, j'ai perdu, et je suis fureux, non à cause de l'argent, mais à cause de la tromperie dont je suis victime. Je le leur dis et refuse de payer.

— Qu'entendez-vous par là, mon garçon ? dit l'un d'eux.

— C'est une plaisanterie, dit un autre.

— Payez, payez, dit mon ami, vous avez bel et bien perdu.

— Je ne payerai certainement pas, dis-je.

— C'est ce que nous allons voir. Coiffe-le, Bob.

Au même instant, un violent coup de poing tombe sur mon chapeau et l'enfonce jusque sur mes yeux, tandis qu'un mouchoir de poche mouillé sentant les pommes est placé subitement sous mon nez. J'ai un vertige, je défaîlles, je chancelle, je tombe et ne me souviens plus de rien.

— Qu'avez-vous, monsieur, qu'avez-vous donc ? dit tout à coup une voix dont l'accent écossais vint frapper mes oreilles, tandis que, gisant sur la route, je m'apercevais qu'on essayait de me soulever. Que peut-il vous être arrivé ? Est-ce un évanoissement, monsieur ? ou peut-être le whisky ?

Quelques instants suffirent pour me rendre au sentiment de ma position, et revenant à moi plus rapidement que je n'aurais osé l'espérer, je réussis, par un violent effort, à me remettre sur mes pieds. Il y avait encore quelque lumière au ciel, je n'avais donc pas été longtemps sans connaissance.

— Voici votre chapeau, monsieur, il vous aveuglait presque, lorsque je suis arrivé près de vous. Etes-vous blessé ?

Non, je n'étais pas blessé ; seulement ébranlé et hébété ; mais ma montre, mon épingle d'or, mes boutons de manche, mon argent, tout avait disparu. Je vis d'un coup d'œil ce qui était arrivé.

— Prenez une goutte de ceci, monsieur, dit l'étranger en me présentant une bouteille que je n'hésitai pas à porter à mes lèvres.

Le whisky me fit du bien ; il ne me restait plus qu'à affronter M. Tuxford, et à lui avouer ma mésaventure. Cette perspective n'était point agréable, certainement ; je sentais néanmoins que cette confession eût été bien autrement redoutable si j'avais été plus près de Clapham.

— Nous ne sommes pas très loin de Dunkeld, n'est-ce pas ? demandai-je à l'homme qui se tenait immobile près de moi.

— Non, non, un peu plus d'un demi-mille. J'y vais moi-même, et, si vous le désirez, je vous montrerai le chemin.

— Eh bien, oui ; il fait déjà un peu sombre ; de jour, je m'y reconnaîtrai.

— Oui, oui, vous ferez mieux de me suivre ; sans cela, vous pourriez vous égarer vers les collines.

Un quart d'heure plus tard, je traversais le pont de pierres avec mon bon Samaritain. Chemin faisant, il m'apprit qu'il était un groom sans place, et qu'il serait bien reconnaissant si je voulais lui donner une bagatelle, en récompense de son secours opportun. Comme il ne me pressait pas de questions sur la cause de mon accident, je ne lui offris pas mes confidences ; je lui dis simplement que s'il voulait attendre à la porte de l'hôtel, je lui donnerais quelque argent. Je trouvai M. Tuxford et les gens de la maison fort inquiets de mon absence prolongée ; je ne répéterai pas le récit que je fis à mon précepteur ; il suffira de dire que je ne cachai absolument rien et qu'il me fit les observations usitées en pareil cas ; mais comme cette aventure n'avait pas eu de suites plus graves que la perte de mon argent, il ne se montra pas fort irrité. Peut-être pensait-il qu'après tout la leçon ne serait pas perdue pour l'avenir. A la fin de mon récit, je lui dis que je devais récompenser le groom qui m'avait secouru.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.